

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Lettres québécoises* : 35 ans**
Un bébé presque mort-né !

André Vanasse

Numéro 144, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (2011). *Lettres québécoises* : 35 ans : un bébé presque mort-né !
Lettres québécoises, (144), 5–10.

Lettres québécoises : 35 ans

Un bébé presque mort-né !

Le temps coule et, un jour, on se rend compte que trente-cinq ans ont passé. On croit que c'est long. Ça ne l'est pas. Ce qui étonne, c'est que la passion soit toujours là. Celle de la littérature. La nôtre...

J'ai déjà raconté — c'est le propre de la vieillesse de se répéter ! — mon arrivée à *Lettres québécoises*. Elle s'est faite de la pire façon.

J'avais reçu un mot d'Adrien Thério me disant qu'il lançait un nouveau magazine et qu'il voulait que je parle des nouvelles voix romanesques. Il avait fixé la date de tombée de façon claire. Les semaines avaient passé et je n'avais reçu aucune autre nouvelle de lui. J'en avais conclu que le projet avait été abandonné. Et quand je reçus un coup de téléphone d'Adrien Thério, dont la voix n'était pas du tout avenante, je me confondis en excuses et lui assurai qu'il recevrait ma chronique dans les jours qui allaient suivre. C'est ce que je fis.

Aujourd'hui, je me demande encore pourquoi il ne m'a pas viré sur-le-champ, ce que je méritais. Malgré son air bourru, Adrien Thério était un tendre. Inutile de dire que je ne ratai jamais plus une date de tombée, même si je m'amenais souvent chez lui à la dernière minute, rue Docteur Penfield, pour lui remettre ma chronique en main propre. Là, on parlait de tout, mais surtout de *Lettres québécoises*.

En fait, Thério me consultait souvent, car il était catastrophé par la situation financière du magazine dont les demandes répétées au Conseil des Arts du Canada étaient toujours rejetées. Il se sentait seul. Il avait besoin de soutien. Ainsi, dès le début de la deuxième année de la fondation de *Lettres québécoises*, il m'avait nommé, avec Donald Smith, membre du comité de régie de la revue.

La bête noire d'Adrien Thério

Il est difficile d'expliquer pourquoi le Conseil des Arts du Canada a pris autant de temps à subventionner *Lettres québécoises*. Le fait est qu'il a fallu attendre près de trois ans avant de recevoir un maigre 10 000 \$ comme soutien à la revue, alors qu'il était connu dans la communauté littéraire que les subventions étaient généralement accordées après la parution du troisième numéro, c'est-à-dire avant la fin de la première année. Dans son éditorial du numéro 19 (automne 1980), Thério s'étonnait de l'entêtement du CAC :

On nous a refusé toute subvention pendant presque trois ans. Ce n'est qu'après que le comité de régie de Lettres québécoises eut publié un article dans Le Devoir il y a un peu plus de deux ans

pour dénoncer la politique du Conseil des Arts à notre égard qu'on a finalement accepté de nous donner une subvention de 10 000 \$.

Ce montant était vraiment minime par rapport aux dépenses auxquelles *Lettres québécoises* devait faire face. Thério ne manquait pas de préciser, dans l'éditorial en question, que chaque numéro de *Lettres québécoises* coûtait « environ 17 000 \$ ». En somme, la subvention accordée par le CAC ne couvrait même pas la production d'un seul numéro.

En outre, dans ce même éditorial, Thério n'avait pas raté l'occasion de faire des comparaisons. Entre autres avec *Books in Canada*, un magazine similaire à *Lettres québécoises* qui recevait 50 000 \$, *Parachute*, 18 000 \$, *Vie des arts*, 100 000 \$, *Jeu*, 18 000 \$. Il était d'autant plus frustré que *Parachute* et *Jeu* avaient été fondés pratiquement en même temps que *Lettres québécoises*.

En clair, Adrien Thério jugeait qu'il était ostracisé. Avait-il tort ? La question reste toujours entière. Selon lui, le Conseil des Arts cherchait à le mettre à genoux parce que, au moment même où il avait créé sa revue, il avait coupé l'herbe sous le pied à un groupe qui avait l'intention de produire une revue consacrée à la littérature québécoise dans le style de *Books in Canada*, et ce, avec le soutien du CAC.

La vérité est que je n'ai jamais pu vérifier de cette assertion. De plus, Naïm Kattan, à l'époque directeur du CAC, m'a assuré à plus d'une reprise que cette supposition n'était pas du tout fondée.

Là où le bât blesse

Disons-le franchement : les premiers numéros n'avaient rien pour épater les membres du jury. L'idée des formes géométriques avec des couleurs à plat (c'est-à-dire pleines) donnait une impression d'amateurisme. À cela s'ajoutait le logo du premier numéro qui contenait une erreur typographique, le « q » de *Lettres québécoises* étant en majuscule. Et puis, la date de parution était erronée (1975 au lieu de 1976). Comme début, on aurait pu trouver mieux. Et même si les dessins géométriques — il y en aura dix, c'est-à-dire pendant deux ans et demi — s'étaient améliorés avec le temps, il n'empêche que la revue ne payait pas de mine. Quant à la mise en page, elle était minimale. Si on veut parler franchement, l'aspect visuel de *Lettres québécoises* décourageait.

Heureusement, le contenu était à la hauteur des attentes d'un jury. Les collaborateurs, presque tous des universitaires, avaient compris le rôle de la revue et ils s'y étaient adaptés. Bien sûr, plusieurs d'entre eux venaient de l'Université d'Ottawa où enseignait Thério, notamment René Dionne, Patrick Imbert, Nicole Bourbonnais, Réjean Robidoux. Tous ont connu par la suite une carrière remarquable à titre d'essayistes et de critiques littéraires. Mais il y avait plus : parmi les chroniqueurs, plusieurs allaient s'essayer à l'écriture de fiction, avec succès. C'était le cas de Thério depuis longtemps, mais aussi de Gabrielle Poulin et de moi-même, sans oublier Pierre Nepveu qui allait se joindre à l'équipe dès le deuxième



Le premier numéro ne payait vraiment pas de mine.



Un numéro « géométrique » réussi. À noter aussi le nouveau logo de Lq.

numéro de *Lettres québécoises*. À ce noyau de base s'ajoutèrent au fil des ans les Noël Audet, Diane-Monique Daviault, André Brochu, Hugues Corriveau, Hélène Rioux, Jean-François Caron, etc. En somme, il y a toujours eu, au sein de la revue, une bonne chimie entre créateurs et critiques littéraires.

J'irai plus loin : en peu de temps, *Lettres québécoises* avaient trouvé son erre d'aller. La revue avait un ton. Les chroniqueurs faisaient leur travail avec passion tandis que le directeur défendait sa revue avec panache.

Et la publicité, elle ?

Comble de malheur, les rentrées publicitaires se faisaient rares. Elles étaient anémiques, n'atteignant même pas mille dollars par numéro. C'était la disette. Un jour que Thério se lamentait, je lui lançai : « Vraiment, ta Gisèle Saddick — c'était le véritable nom de la responsable des ventes publicitaires — fait tout pour te martyriser. Je suis sûr que je ferais mieux. » Et lui, de répondre du tac au tac : « Si tu es si fin que ça, pourquoi tu ne le fais pas ? » Surpris, je lui lançai : « Parfait, je m'attelle à la tâche... »

C'est ainsi que je devins son représentant publicitaire, métier que je n'avais jamais pratiqué. Mais il se trouvait que je connaissais plusieurs éditeurs québécois avec qui je frayais dans les lancements et autres événements littéraires. Après quatre ou cinq parutions, le chiffre des ventes d'espaces publicitaires avait atteint près de 5 000 \$ par numéro. Adrien Thério était ravi. Je le soupçonne même de m'avoir donné le titre d'adjoint au directeur en guise de remerciement !

Le ministère des Affaires culturelles

Si Adrien Thério avait été malmené par le Conseil des Arts du Canada, ce ne fut pas le cas du ministère des Affaires culturelles du Québec. Après une échauffourée avec Jean-Paul L'Allier, alors ministre en titre, Thério avait eu gain de cause. Le ministère avait consenti à lui accorder une subvention. Adrien en parle dans son éditorial du numéro 10 (avril 1978) : « Les *Lettres québécoises* ont reçu il y a quelques mois la première subvention du ministère des Affaires culturelles [...] ». Cette subvention avait été accordée pour payer l'année trois de *Lettres québécoises* (numéros 9 à 12). Quant à la somme versée, je n'en ai aucune idée. Cependant, je sais que le ministère québécois s'est toujours montré plus généreux que le Conseil des Arts du Canada, sans doute parce qu'il jugeait devoir protéger la seule revue qui traitait exclusivement de la littérature québécoise contemporaine.

Il est difficile de dire si Adrien Thério, qui avait hypothéqué sa maison pour assurer la survie de *Lettres québécoises*, a pu récupérer sa mise de fonds au fil du temps. Je ne me suis jamais permis de le questionner à ce sujet, mais j'ai tendance à penser que oui, car à mesure que la revue s'améliorait, les subventions allaient en augmentant.

La page couverture, un pas en avant

Les jurés du ministère des Affaires culturelles du Québec et du Conseil des Arts du Canada avaient assez insisté pour qu'Adrien Thério consente à faire de vraies photos en couleurs pour la page couverture. C'est lui qui les pre-

nait. Il aurait pu engager un photographe professionnel, mais, m'avait dit Adrien, « je n'en ai pas les moyens ». C'étaient des paysages ou encore des tableaux qu'il possédait. Dans tous les cas, le résultat était vraiment plus agréable à voir que ce que nous avons connu dans le passé.



Adrien Thério affectionnait les tableaux en page couverture. Celui-ci est de l'Estrien Gilbert Breton.



Michel Tremblay. Une des premières photos d'auteur réalisées par Adrien Thério.

Puis, au fil du temps, vinrent des photos d'auteurs en une ; parfois, il y avait deux, trois ou quatre écrivains. En fait, l'idée d'un seul auteur pour faire la une ne s'imposa pas d'emblée. Le premier à recevoir ce privilège fut Yves Thériault (n° 17 — printemps 1980), qui venait de recevoir le prix David. Six numéros plus tard, ce fut au tour de Michel Tremblay (n° 23 — automne 1981). Par la suite, les figures d'auteurs se succédèrent à un rythme plus régulier : Jacques Godbout (n° 25) ; Anne Hébert (n° 28) ; Marie-Claire Blais (n° 29) ; Séraphin Marion (n° 30) ; Gabrielle Roy (n° 32, un pastel).

À l'évidence, *Lettres québécoises* va favoriser les photos d'auteurs, mais avec des « retours en arrière », Thério affectionnant la reproduction de tableaux ou des photos de villes ou de paysages (cf. les numéros 48 et 51).

La revue, même si elle n'était pas, graphiquement, la plus séduisante de toutes, s'était imposée dans la communauté littéraire québécoise et canadienne. Les ventes en kiosque étaient excellentes et les abonnements vraiment intéressants. Il faut le dire sans détour : jamais par la suite *Lettres québécoises* ne dépassera les chiffres de ventes de cette époque (1980-1990). Cela tient à un facteur principal qui est l'explosion de l'édition de livres et de revues, surtout après 1990. Cette ébullition soudaine est attribuable à un phénomène bien simple : les coûts de production — et j'en profite pour saluer l'irremplaçable Michèle Vanasse, directrice de production depuis 1997 et responsable de la publicité depuis 1995. Les coûts de production donc diminuent à ce moment-là, de sorte que l'aventure de l'édition devient plus tentante pour tous. Le public lecteur étant stable, les ventes sont réparties entre de plus en plus de producteurs de revues, chaque revue voyant sa part de vente diminuer. Cette constante s'applique du reste autant aux revues qu'aux livres...

Changement de garde

Après s'être battu pendant quatorze ans pour maintenir à flot le magazine, Adrien Thério a jugé qu'il avait assez donné de son temps et de son argent. À plusieurs reprises, il m'avait parlé de me vendre la revue, mais je pensais que de m'engager dans une telle aventure, avec une dette importante, était trop risqué. Je ne voulais pas prendre la direction de la revue pour ensuite être son fossoyeur. Finalement, Thério me proposa de me la vendre à un prix moins élevé.

L'entente fut ratifiée après que j'eus conclu des arrangements avec Gaëtan Lévesque qui était, depuis 1978, secrétaire à la rédaction de *Lettres québécoises*. Je connaissais bien Gaëtan. D'abord mon étudiant, il m'avait un jour demandé si je connaissais quelqu'un qui pourrait lui donner du travail dans le domaine de l'édition ou de la littérature. Cela tombait bien puisque, à

1976-2011

l'époque, Adrien Thério cherchait une personne pour assurer la permanence de la revue. Gaëtan fut engagé à titre de secrétaire à la rédaction. C'était un homme organisé et absolument fiable. Je le savais pour avoir travaillé à plusieurs reprises avec lui. Je trouvais qu'il était mon parfait complément, moi qui suis un homme de passion, peu doué pour le travail administratif. Au fil des ans, il avait créé, à son compte personnel, XYZ. La revue de la nouvelle et, un peu plus tard, XYZ éditeur.

Ce que je lui proposai était simple : fusionner les trois entreprises qui nous concernaient à savoir *Lettres québécoises*, XYZ. La revue de la nouvelle et XYZ éditeur. XYZ. La revue de la nouvelle recevait une très petite subvention gouvernementale, alors que les éditions XYZ ne recevait que des subventions par ouvrage publié. En clair, la situation de *Lettres québécoises*, en 1990, était autrement plus florissante que celle des deux autres sociétés. C'est du reste ce que j'expliquai à Gaëtan : « À vue d'œil, c'est toi qui sembles faire la meilleure affaire, mais il se peut qu'avec le temps les éditions XYZ prennent beaucoup d'ampleur et dépassent en revenus *Lettres québécoises*. » Dans les faits, c'est ce qui s'est produit.

Un look du tonnerre !

Je l'ai dit, le côté faible de la revue était son aspect visuel. C'est ce qu'il fallait modifier pour lui donner tout son panache. C'est à Nicolas Leclair, qui venait de terminer ses études en graphisme, que fut confiée la tâche de rajouter *Lettres québécoises*.

Quand j'ai pris la revue en 1990, la révolution informatique était accomplie. Il était dorénavant possible de saisir les textes des collaborateurs sur ordinateur et de procéder directement à leur mise en page en vue de l'impression. Cela signifiait qu'il n'y avait plus de dactylographie au propre après correction du manuscrit et de composition au plomb par les linotypistes. Une économie importante. Même économie de coût de production pour le montage de la page couverture qui se faisait, elle aussi, en mode informatique.

Mon passage à Québec Amérique à titre de directeur littéraire m'avait permis de me familiariser avec ces nouvelles techniques. J'avais fait engager Régis Normandeau pour les montages typographiques. Ce dernier s'était aussi retrouvé chez XYZ, la revue autant que les éditions. Bref, le chemin était tout tracé pour *Lettres québécoises*.

Le premier numéro à paraître dans cette nouvelle mise en page (n° 58, été 1990) montrait en une Louis Hamelin, cheveux longs et gueule de tombeur en couleur sépia avec un nouveau logo de *Lettres québécoises* dans une typographie toute simple (Helvetica, je crois bien). Le format était de 9 1/2 x 11, sans doute pour le plaisir de faire différent. Quant à l'intérieur, il était vraiment à l'avant-garde : la typographie était très solide, alors qu'en trame se trouvaient des illustrations de toutes sortes.

Tout se passait comme si un tsunami avait déferlé sur *Lettres québécoises*. La revue était, disons-le tout net, méconnaissable. On venait de passer de l'âge de pierre à *Star Wars* ! Réginald Martel, le chroniqueur vedette de *La Presse*, en était tombé à la renverse.



Page couverture du premier numéro en format 9 1/2" x 11. Louis Hamelin, vedette de l'heure.



Une page olé ! olé ! du numéro 58. Pas facile à lire !

Le retour sur terre

Dès le numéro suivant, nous changions la typographie intérieure, car celle utilisée pour le premier numéro laissait croire que l'impression avait été faite avec un surplus d'encre ! Quant aux trames en fond de page, elles étaient plus pâles. La raison tenait au fait que la lecture de *Lettres québécoises* était devenue une opération ardue, les trames venant brouiller les lettres elles-mêmes. Même les collaborateurs m'en avaient fait la remarque, me disant qu'ils arrivaient mal à lire la revue tant les illustrations en fond de page venaient embrouiller leur lecture !

Je dus me rendre à l'évidence : si la revue faisait décidément avant-gardiste, c'était au prix de sa lisibilité. Dès le numéro suivant, je demandai de réduire en pourcentage les trames et d'en diminuer le nombre. Au fil des numéros, les trames se firent de moins en moins visibles et nombreuses. Elles apparaissaient plutôt dans les espaces blancs des titres, de manière à ne pas nuire à la lecture.

Cette expérience m'a appris que les graphistes accordent infiniment plus d'importance au look qu'au texte. Ils préfèrent une belle page à une page lisible, comme si l'écriture importait moins que le plaisir de « voir » la page.

Depuis ce temps, je suis extrêmement attentif au travail des graphistes. Je leur dis que je préfère une page couverture moins belle, mais plus lisible. Chaque fois que je demande des changements, je remarque presque à tout coup une certaine irritation chez eux. Je les soupçonne d'être de piètres lecteurs, mais des inconditionnels de l'image. C'est leur droit. Moi, ma priorité, c'est la lecture.

À partir du numéro 65, on peut dire que tous les éléments irritants avaient disparu, y inclus la refonte du cartouche (l'encadré qui fournit les informations sur les collaborateurs et la revue) qui, dans sa version originale, exigeait beaucoup de patience pour être lu au complet, la typographie étant trop pâle et la disposition trop compliquée.

En somme, après une expérience « voyage dans le futur », nous revenions sur terre en adoptant une mise en pages plus classique, certes, mais infiniment plus lisible.

Quant au format, il resta le même pendant dix ans. Jusqu'au numéro 99. Pour des raisons financières, nous décidâmes de revenir à des dimensions usuelles (8 1/2 x 11) lors de la publication du numéro 100. De toute façon, *Lettres québécoises* dans son format 9 x 10 1/2 était un casse-tête pour les bibliothécaires qui n'arrivaient pas à les placer sur les étagères dont les dimensions étaient prévues pour le format classique (8 1/2 x 11).

J'espère que les jurés du Ministère auront bien vu que ce numéro du 35^e anniversaire passe à l'impression quatre couleurs. Il s'agit d'un pas en avant important pour nous. Nous avons osé augmenter nos frais parce que nous voulons attirer une nouvelle clientèle et surtout parce que nous vendons dorénavant notre revue en format numérique où les couleurs

s'imposent d'emblée pour la simple raison qu'en numérique les couleurs ne coûtent absolument rien. Ce pas en avant a été réalisé par le directeur artistique, Alexandre Vanasse. Ce dernier a même mis notre site au goût du jour (format 2.0) en y intégrant Facebook et Twitter. Les résultats sont probants : *Lettres québécoise* a pu attirer près de 200 fans en quelques mois seulement.

Renouveler le lectorat

Chose certaine, il faut renouveler notre lectorat et la seule façon d'y parvenir est d'aller le rejoindre là où il est. C'est là le défi de toutes les revues culturelles qui sont soutenues par des abonnés. Ces derniers ont, en très grande majorité, plus de cinquante ans. Nous savons, à la suite d'une étude de marché faite au bénéfice de cinq revues culturelles, que les abonnés veulent recevoir leur revue à la maison, qu'ils ne veulent pas se déplacer et qu'ils sont plutôt réfractaires à la lecture sur écran. Les jeunes, eux, préfèrent surfer sur Internet. Lire aussi par petites bribes. Et c'est là que la difficulté se corse. Non seulement y a-t-il des modes de lecture différents, mais la lecture elle-même ne se pratique pas de la même façon.

Faudra-t-il procéder à une autre opération de parcellisation ? En 2005, pour la parution du numéro 118, nous avons décidé de passer en mode deux couleurs et de diviser les chroniques en trois parties distinctes, une pour chaque œuvre faisant l'objet d'un compte rendu critique. Cela ne se fit pas sans discussion, mais je jugeai qu'il valait mieux donner toute la place à chaque auteur plutôt que de traiter des trois en même temps. J'en étais venu à la conclusion que le lecteur, s'il veut connaître l'opinion du chroniqueur sur tel titre particulier, n'est pas obligé de lire un commentaire qui porte sur trois auteurs. Les gens lisent une revue en fonction de leurs champs d'intérêt. Il vaut mieux leur donner la possibilité d'aller droit au but.

Aujourd'hui, je suis encore plus convaincu de la justesse de mon point de vue, surtout si je prends en considération les habitudes de lecture des jeunes. Ces derniers volent d'un lieu à l'autre sur une toile, le Web, qui les fait voyager dans l'espace et le temps. Il y a un éparpillement dont le journal télévisé est la plus belle expression. On passe de Dominique Strauss-Khan à une inondation en Asie, de la crise financière en Grèce au tournoi Roland-Garros. Quel est le lien entre tous ces événements ? Aucun, sinon la nouvelle. Or, notre quotidien est ainsi fait. Nous sommes sollicités de partout, alors que tout nous échappe.

Et puis, il suffit de regarder l'évolution des quotidiens pour comprendre les changements des habitudes de lecture chez les usagers. En somme, *Lettres québécoises* a suivi le mouvement, mais je le dis franchement : cela s'est fait sans que je sois vraiment conscient qu'un bouleversement dans la manière de lire s'accomplissait. Il s'agissait plutôt d'une intuition à l'époque.

Le Conseil du Canada, encore

On n'est jamais certain de l'avenir. *Lettres québécoises* l'a appris à ses dépens en 2001 quand le Conseil des Arts du Canada décida brutalement de couper la subvention de *Lettres québécoises* de plus de 25 %, la faisant passer de 45 700 \$ à 33 500 \$. Les raisons invoquées tenaient à la mauvaise qualité de la revue, elle qui devait peu de temps après cette coupe être fina-



Denise Bombardier. Un numéro qui n'aurait pas dû être publié.



Danny Laferrière en noir et blanc!

liste au Prix du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. Et puis, quelques années auparavant, *Lettres québécoises* avait reçu les félicitations du jury de ce même Conseil des Arts du Canada pour sa qualité !

Le problème n'était pas là. Il y avait que, cette année-là, Gaëtan Lévesque avait été nommé membre du jury. Il avait dû quitter la salle lorsque était venu le moment de délibérer sur *Lettres québécoises*. Ce qui devait se passer se passa : l'autre membre représentant la littérature était tombé à bras raccourcis sur *Lettres québécoises* et avait convaincu les autres jurés que cette revue était nulle.

Et c'est ainsi que ma prédiction s'est réalisée, à savoir que la nouvelle composition des jurys, imposée pour des raisons d'économie en 1996, était un véritable danger pour la communauté artistique.

Dans mon éditorial du numéro 80 — hiver 1995, donc cinq ans avant, j'écrivais à propos du rapport Laham et de la décision prise concernant les jurys :

La composition de ces jurys est si diversifiée que les revues culturelles devront remettre leur sort entre les mains d'un seul spécialiste (au lieu de trois ou quatre, actuellement) dans leur champ disciplinaire (il y en a 14 qui vont de la création littéraire à la sculpture en passant par la musique, la danse, etc. !). Il suffirait que l'évaluateur en question — et on connaît les luttes qui opposent les revues les unes aux autres — soit plus ou moins bien disposé à l'égard de telle ou telle revue pour qu'on assiste à tous les deux ans au jeu de la montagne russe. Cette recommandation est d'autant plus grave que le comité en question aura le pouvoir d'augmenter ou de diminuer la subvention de 50 % (au lieu de 25 %, présentement) par rapport à la subvention précédente. À mon avis, cette mesure pourrait être catastrophique dans plusieurs cas, les revues « pénalisées » (parfois uniquement pour des raisons de conflits personnels) étant alors placées automatiquement en situation de faillite technique.

Lettres québécoises n'a pas fait faillite, mais il n'empêche que, dix ans après ces coupes iniques, elle n'a jamais retrouvé le niveau de subvention qu'elle recevait en l'an 2000. À mes yeux, c'est une honte.

Deux directeurs ostracisés ! Souhaitons que le prochain ne connaisse pas le même sort.

Question de contenu

Une chose me frappe quand je regarde la structure éditoriale de *Lettres québécoises* : il y a peu de changements par rapport à ce qu'elle est présentement. *Lettres québécoises* a toujours mis en évidence les genres et l'actualité littéraire. La chronique « Dits et faits » a persisté jusqu'à nos jours, alors que la chronique « Des choses à dire », qui présentait des commentaires

1976-2011

d'Adrien Thério portant en général sur des auteurs, a été remplacée par « Prix et distinctions » et « Nous ont quittés ».

Par ailleurs, *Lettres québécoises* accordait à ses débuts beaucoup d'importance au théâtre. Deux chroniques y étaient consacrées : « Le théâtre qu'on joue » et « Le théâtre qu'on lit ». « Le théâtre qu'on lit » tiendra la route jusqu'à l'automne 1999, mais la disparition des cours de français sur le théâtre dans les cégeps entraîna une baisse significative des publications dans le domaine du théâtre. Par ailleurs, la chronique « Le théâtre qu'on joue » fut rayée de la revue pour une raison simple : quand paraissait la chronique, le spectacle commenté n'était plus à l'affiche dans la majorité des cas. La dernière chronique sur « Le théâtre qu'on joue » sera publiée dans le numéro 6, vol. 2.

Deux autres chroniques disparaîtront avec le temps : ce sont « La part des arts » de même que « Porte ouverte ». Par ailleurs, la chronique « Entrevue » persistera jusqu'à nos jours, sauf qu'elle sera consacrée à l'écrivain en vedette selon la formule que l'on connaît : entrevue et profil de l'auteur, accompagnés d'un autoportrait. Cet ensemble permet un regard englobant sur l'auteur que *Lettres québécoises* a choisi de célébrer. En fait, c'est un portrait vraiment complet, d'autant plus qu'on y joint une bibliographie. De ce côté, l'amélioration est notable.

À l'origine, *Lettres québécoises* ouvrait ses portes à la création. Cela a duré cinq numéros (volume II, numéro 5). Là aussi, *Lettres québécoises* jugeait qu'il y avait assez de revues de création littéraire.

Par ailleurs, des chroniques selon les genres littéraires se sont ajoutées, entre autres sur le polar, la science-fiction, la bande dessinée et les livres en traduction. Quant aux chroniques d'information, s'y sont greffées au fil des ans « Informations express », « Livres en format poche » et « Livres reçus », dont l'importance pour les lecteurs hors Québec n'est pas à négliger.

On peut dire, sans vouloir être prétentieux, que l'information véhiculée dans la version moderne est plus complète que dans le passé. Par ailleurs, il faut reconnaître qu'il ne s'agit pas de formules nouvelles, mais plutôt d'améliorations ou d'ajouts par rapport aux anciennes.

Et les dossiers ?

S'il est un ajout de taille dans l'évolution de la revue, c'est celui des dossiers. Dès mon arrivée comme directeur de *Lettres québécoises*, j'ai décidé de prioriser les dossiers. Dans le passé, les dossiers existaient, mais ils portaient sur des auteurs et leurs œuvres. Pour ma part, je voulais qu'ils portent sur tous les aspects de l'industrie du livre, sauf précisément les auteurs, puisqu'il y aurait dorénavant un dossier auteur, celui qui faisait la première page.

Depuis 1990, c'est-à-dire depuis le numéro 58, *Lettres québécoises* n'a presque pas raté de dossiers. Cela signifie que plus de quatre-vingts dossiers ont été publiés dans la revue. Si, au début, trouver des sujets ne posait pas problème, avec le temps, cela se révéla plus compliqué. Chaque

fois qu'un nouveau numéro est en marche, il faut se creuser les méninges pour y arriver. À tout coup, je reste ébahi de constater qu'il y a toujours un sujet qui captive notre attention. À titre d'exemple, nous avons analysé l'exportation du livre québécois, les loisirs littéraires, l'écriture télévisuelle, l'enseignement de la littérature au collégial, le marché du livre usagé, le roman historique, l'édition en région, la littérature québécoise écrite par les immigrants, le manque navrant de ressources de nos bibliothèques, l'autoédition, l'écriture au masculin, l'édition scolaire, la revanche des bédésistes québécois, les librairies indépendantes et les chaînes de librairie, la littérature orale, la création littéraire, le livre électronique (*e-book*), la littérature anglo-québécoise, les 50 ans du Conseil des arts de Montréal, le droit d'auteur, Internet, etc.

Lettres québécoises, une revue engagée ?

Bien que *Lettres québécoises* se soit donné pour mission « la défense et l'illustration de la littérature québécoise », elle n'est pas pour autant une revue engagée au sens politique du terme. *Lettres québécoises* a toujours considéré que son rôle était d'abord et avant tout lié au domaine de l'institution littéraire. Plusieurs diront qu'affirmer la priorité de notre littérature nationale est en soi un geste politique, lourd de conséquences, qui a toujours provoqué de vives discussions. Cela est vrai.

Depuis la naissance de la littérature au Canada français, la question reste entière. On se souvient de l'affrontement entre les tenants de la littérature du terroir et les exotistes, ces derniers considérant littéralement les premiers comme des rustres, leur regard se portant indéniablement vers l'Europe. Cette dichotomie entre l'ici et l'ailleurs n'a jamais cessé de nous obséder. Que plusieurs croient que nous sommes des pithécantropes par rapport à l'homo sapiens vivant en France m'a toujours fait bondir (le singe en moi est toujours là !) : mépriser notre littérature, c'est se mépriser soi-même. Chaque peuple a le droit de s'exprimer, et même si cette expression est moins flamboyante que celle du voisin, elle n'en demeure pas moins notre expression. De tout temps, les peuples dominants ont imposé leurs artistes et leurs écrivains sur la scène mondiale. Cela tient à trois facteurs : le pouvoir politique sur la scène internationale, les moyens financiers et la population qui habite le pays en question. Quand une nation, comme celle des États-Unis, dépasse les trois cents millions d'habitants, il est clair que nous sommes des nains vis-à-vis d'eux.

Qu'à cela ne tienne. Nous pouvons malgré tout produire une littérature de grande valeur et espérer nous imposer un jour sur la scène internationale. J'en

prends pour preuve la Suède dont la population est légèrement supérieure à la nôtre. Or, elle a nettement le vent dans les voiles depuis plus d'une décennie. On me dira que c'est dans le domaine du polar. Cela est vrai, mais quiconque jette un regard plus englobant constatera que la littérature suédoise est traduite partout dans le monde et particulièrement en France. Nous pouvons faire la même chose à la condition que la France ne nous mette pas les bâtons dans les roues comme elle le fait depuis si longtemps, mais les choses changent et je ne serais pas surpris que nous gagnions



Maxime-Olivier Moutier en travesti.
C'est l'une des rares photos du genre
où la provocation est l'objectif premier.



Une photo de Denise Boucher
sur des notes de musique.

enfin notre combat, surtout si nous persistons dans nos efforts pour faire traduire nos livres. De ce côté, nous avons de la chance : le Conseil des Arts du Canada et, dans une moindre mesure, la SODEC (Québec) offrent une aide à la traduction dont le Québec profite largement. Il faut poursuivre dans cette voie.

Ce long préambule pour dire que j'ai toujours pris position dans mes éditoriaux sur l'enjeu de notre littérature. J'ai traité de tout ce qui la concerne : les subventions, les contrats d'auteur, les salons du livre, le plagiat, etc. Dès qu'un sujet me préoccupe, je me fais un devoir d'en parler. Cela concerne autant le projet de loi 32 (sur Internet et le droit d'auteur) que les coupes qu'ont subies les revues culturelles de la part de Patrimoine Canada. Depuis 1990, je n'ai jamais cessé de défendre la cause de la littérature et des auteurs, des éditeurs, des libraires, des distributeurs, des professeurs, des entreprises culturelles, des salons du livre (ici et ailleurs), des manifestations littéraires, des festivals littéraires, des maisons de la culture, etc.

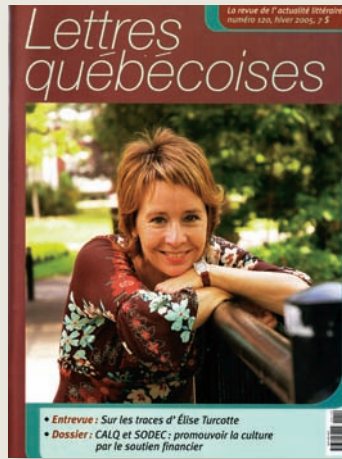
La fin d'un règne

En janvier 2009, XYZ éditeur était vendu à Hervé Foulon du groupe Hurtubise. À la suite de cette transaction, Gaëtan Lévesque décida de reprendre XYZ. *La revue de la nouvelle* alors que je faisais de même pour *Lettres québécoises*.

Ainsi se terminait une association qui durait depuis les années quatre-vingt. Je n'avais pas prévu le coup, du moins pas avant les derniers mois précédant la transaction. La vie m'a appris qu'on n'est pas toujours maître de sa destinée, mais qu'il faut y faire face. C'est ce que je fis en demandant à Jean-François Crépeau, chroniqueur régulier à *Lettres québécoises* depuis 2002, de remplacer Gaëtan Lévesque. Jean-François s'est mis à la tâche avec autant d'aplomb que son prédécesseur, de sorte que la transition s'est faite sans heurt.

Mon fils Alexandre, qui travaille à *Lettres québécoises* depuis le début des années quatre-vingt-dix, est devenu mon bras droit, agissant comme directeur artistique et comme administrateur. C'est à lui qu'on doit, je l'ai dit plus tôt, le nouveau site de *Lettres québécoises* branché sur Facebook et Twitter.

Lettres québécoises poursuit donc sa mission en essayant de regarder en avant et en tentant de suivre l'évolution de notre société dont les rapports à l'écriture, à la lecture et à la diffusion de l'imprimé connaissent des bouleversements très importants depuis deux décennies, comme il a été dit précédemment. Nous espérons nous insérer dans le mouvement en gardant notre clientèle, mais aussi en la renouvelant. C'est là notre défi.



Élise Turcotte sur fond de paysage flou

Les Lettres Québécoises

Les lettres québécoises

Lettres québécoises

Lettres québécoises

Lettres québécoises

lettres québécoises

lettres québécoises

Les différentes signatures graphiques de *Lettres québécoises*

Des regrets ?

L'enthousiasme peut mener parfois à des excès. Quand j'ai pris la direction de la revue, j'étais décidé à lui donner tout le panache nécessaire pour qu'elle s'impose sur la scène littéraire. À l'époque, Denise Bombardier faisait un tabac en tant que romancière. Elle avait un énorme succès ici et en France. C'était une vedette médiatique qui profitait de sa renommée pour s'imposer dans l'institution littéraire.

Quand *Lettres québécoises* lui offrit la page couverture, elle ignorait que c'était en fait un cadeau empoisonné : les collaborateurs, qui devaient mettre son œuvre en valeur, ne croyaient pas à son génie littéraire. L'apologie de Denise Bombardier se transforma plutôt en coups bas et en jugements sévères.

J'ai mis peu de temps à comprendre que j'avais commis un impair. La mission de *Lettres québécoises* était de mettre en valeur les auteurs qui faisaient la page couverture. Pas de les descendre.

Ce numéro, il m'est resté dans la gorge. Il était le fruit de ma prétention et de mon désir de choquer non seulement les lecteurs, mais aussi l'auteure. J'ai toujours regretté de l'avoir publié. On aura compris que je m'excuse auprès de Denise Bombardier qui a dû être profondément choquée de constater que, au lieu de la célébrer, on la vilipendait.

Les chroniqueurs anciens et nouveaux

Une revue ne peut être appréciée sans le soutien des journalistes qui l'alimentent. Ce sont eux qui font de la revue ce qu'elle est. Sans eux, la revue s'effondre. Je voudrais donc, en guise de conclusion, remercier tous ceux et celles qui ont contribué au rayonnement de la revue. Ils sont nombreux. Si nombreux qu'on ne peut les énumérer tous, car il faudrait alors dresser une liste de plus de deux cents noms si on inclut tous ceux qui y ont collaboré !

On me permettra cependant de saluer les doyens de la revue et de souligner la durée de leur collaboration. Ce sont Michel Lord, 30 ans ; Michel Gaulin, 23 ans ; Hugues Corriveau, 21 ans ; Jocelyne Felx, 19 ans ; Jacques Paquin, 18 ans ; Claudine Potvin, 17 ans ; Francine Bordeleau, 16 ans ; Patrick Imbert, 14 ans ; André Brochu, 13 ans ; Yvon Paré, 12 ans ; Hélène Rioux, 12 ans ; André Dionne, 11 ans ; André G. Bourassa, 11 ans ; Julie Sergent, 11 ans ; Gabrielle Poulin, 10 ans et Donald Smith, 10 ans.

Et la relève ?

Lettres québécoises est consciente que, si elle n'engage pas de nouvelles voix critiques au sein de son équipe, les jeunes la désertent. Elle s'est donc donné pour mandat de ne recruter que des collaborateurs qui ont moins de 35 ans pour les quinze prochaines années. On aura compris que *Lettres québécoises* a l'intention de durer au moins un demi-siècle !